

## L'INDUSTRIE DU BAS EN CEVENNES NES INDUSTRIE ARTISANALE

Nous savons de longue date que le paysan cévenol, à part quelques très rares exceptions, était très pauvre. Ce n'était pas avec les quelques parcelles, souvent très petites, de terre cultivable que toute la population pouvait manger à sa faim. Elle se nourrissait surtout de châtaignes fraîches ou séchées alors abondantes. Le petit jardin potager fournissait les légumes à la belle saison, le porc domestique la viande tout au long de l'année..

On se prend à rêver quand on pense qu'au seul hameau de Lasalle (commune de Bez) vivaient 99 habitants à la fin du siècle dernier !... Heureusement existait à cette époque une petite industrie artisanale de la bonneterie qui avait essaimé à Bez et ses environs apportant de l'argent frais.

Le Dr Rouger dans son livre (Topographie statistique et médicale de la ville et du canton du Vigan, 1819) nous dit : « Les fabriques de bas et de bonnets de laine étaient en activité au Vigan en 1680, on ne tarda pas à en travailler en coton.

Cette nouvelle branche de commerce prospéra au détriment des bas de laine et les bonnets ne se fabriquèrent plus qu'à Sauve. C'est le bonnet qui donna son nom à la bonneterie.

Notre bonneterie cévenole devint prospère jusqu'à la Révolution. Ce fut le nommé Fleschière de Saint-Laurent-le-Minier oui fit la première paire de bas de soie fabriquée au Vigan.

Vers' le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle le bas de soie fut en rapide ascension avec le développement de la culture des Mûriers en Basses Cévennes. Ils en deviennent la principale production en 1768 ».

La qualité de la soie était encore médiocre. A cette époque', une famille sur deux possédait un ou deux métiers à tisser. C'étaient des métiers à bras, logés dans les pièces de préférence voûtée du rez-de-chaussée. Entièrement faits à la main par un artisanat nîmois charpentés de bois, les aiguilles étant maintenues dans du plomb coulé dans un moule.

Tous les mouvements du métier étaient commandés à la main et avec les pieds. Le fil de soie était tendu par un mouvement de va-et-vient horizontal sur les aiguilles. L'ouvrier disait en patois en expliquant son geste :

Escampé lou fiou dé sédo » en français : « Je jette le fil de soie ». C'est le plus naturellement du monde que le dispositif qui, de nos jours encore, fait naviguer le fil de nylon sur le métier, s'appelle le jeteur.

On comptait mille cinq cents rangées de mailles pour un bas de soie. Le rendement par ouvrier était d'un bas par jour.

Vinrent ensuite les métiers un peu plus perfectionnés. ,Toujours mû à la main, mais une manivelle effectuait tous les mouvements nécessaires pour former la maille. Ces bas épousaient la forme de la jambe et du pied Par des diminutions au mollet, une reprise de mailles, après la confection du talon pour continuer la semelle diminuée encore à la pointe : c'était une véritable œuvre d'art !

Les bas étaient ensuite cousus à la main par des ouvrières à domicile tenues de faire un point chaque deux mailles.

Chaque semaine un commissionnaire collectait les bas et les livrait à Ganges.

« Grâce à la soie, les Cévennes se sont ouvertes vers l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et même les Indes Orientales.

Un bonnetier de Ganges établit même en 1783 un comptoir de vente à Saint-Pétersbourg ».  
(Midi Libre, 27 juin 1985).

## II. — INDUSTRIE EN USINE

C'est en 1840 que furent fondés les Etablissements Brun à Arre. A cette époque, les métiers à une tête : marque Poron ou Paget actionnés toujours à la main firent leur apparition.

Arriva la guerre de 1870. A la défaite les Allemands qui faisaient également des bas de soie (ayant bénéficié du secret de notre industrie apportée chez eux par les protestants après la Révocation de l'Edit de Nantes en 168z nous imposèrent des traités de commerce à leur avantage. La bonneterie chez nous en souffrit énormément. et le chômage fit son apparition. Triste époque s'il LAI fut une : plus de travail, pas d'argent et la misère s'installa à nouveau.

En 1900, nouveaux progrès qui nous font entrer dans l'ère de la mécanique. MM. Brun à Arre et Coularou à Bez achètent des métiers Hilscher à deux têtes confectionnant deux bas en même temps, et actionnés par l'énergie électrique fournie par les turbines à vapeur que tout industriel posséda dans son établissement Très vite les métiers passèrent à 4, 8 et 12 têtes.

L'éclairage de l'usine était fait par les lampes à pétrole à manchon.

Les bas étaient fabriqués avec du fil de coton ou de soie teinté en écheveaux, puis dévidé sur bobines en bois.

Les Etablissements Brun d'Arre, usine déjà à la pointe du combat, dont les métiers rapides pour l'époque, effectuant 40 à 45 rangées minute, déposent la marque Lys qui prend rapidement une renommée mondiale pleinement justifiée. La marque « Lys » a été lancée en 1908.

C'est après la guerre de 14-18, en 1920, que Mme veuve Coularou. Dont le fils a été tué à la guerre, vend l'usine de Bez aux Manufactures Réunies de Saint- Chamond. Les nouveaux patrons firent rentrer des métiers de la Société Générale de Troyes. C'étaient d'excellents métiers de 8 têtes qui faisaient deux douzaines de bas fins par jour et par ouvrier. Ce fut la seule modernisation apportée à cette usine.

Dans le même temps l'usine d'Arre a des métiers de 18 têtes qui tournent à 60 rangées minute. Ce sont des métiers allemands qui font déjà de 9 à 10 douzaines par jour : 10 métiers pour le long (jambe) et 4 métiers pour la semelle.

Avant la guerre de 1448, et ce jusqu'aux années 25-30 environ, une broderie représentant une tige surmontée d'une fleur de lys avait été découverte, après maintes difficultés, par Mlle Augustine Louvier, d'Aumessas. Ce travail était confié à des ouvrières à domicile et exécuté du départ du talon à la naissance du mollet de chaque coté du bas. On peut en voir encore au Musée Cévenol au Vigan.

Ce travail de broderie souvent distribué à plusieurs kilomètres à la ronde se faisait parfois à la veillée quand les femmes étaient aux champs pendant la journée, notamment sur le Causse. Elles s'éclairaient avec une lampe à pétrole et un globe en verre rempli d'eau intercalé entre la lampe et le « coffre » sur lequel elles tendaient leur ouvrage. La lumière ainsi obtenue était nettement plus claire et plus puissante.

Une grand-mère âgée aujourd'hui de 93 ans, résidant sur la commune du Vigan, nous disait récemment : « J'ai passé toute ma jeunesse à la Rigalderie (commune de Blandas). Avec des jeunes filles voisines nous venions à pied chercher des bas à Arre et les brodions à la veillée. Nous descendions et remontions la Tesson- ne d'un pas alerte, mal chaussées dans nos sabots, mais heureuses et gaies », ajoutant avec un brin de nostalgie : « nous étions jeunes ! »...

En 1927 la demande devint importante du fait de la publicité faite autour de la marque Lys, reste encore dans notre mémoire ce slogan : « Il n'est jambe de princesse que le bas Lys ne caresse » ! C'est ainsi que furent créées deux équipes de huit heures chacune.

Le bas de soie était très solide alors, on allait jusqu'à tisser du 2 bouts de 50 deniers (un fil de denier légal est tel que 450 mètres de ce fil pèsent 0,05 grammes). C'était du travail sérieux à l'époque, et la conscience professionnelle faisait loi.

La matière première considérée comme précieuse : si l'ouvrier recevait 800 g de soie naturelle teintée il devait rendre 800 g de bas ou fournir la raison de la différence de poids.

S'il arrivait, par la rupture du fil consécutive à un défaut de bobinage ou à un nœud mal placé,

que le tissage soit interrompu, l'ouvrier arrêta le métier. On disait : « le bas est tombé ». S'il disposait d'un morceau précédemment « tombé » correspondant à l'endroit exact de l'arrêt, ce dernier était remonté sur le métier pour la continuation du travail. C'est ainsi qu'étaient récupérés le plus possible les morceaux de bas.

Entre 1930 et 1932, les Etablissements Brun à Arre achètent des métiers à 20 fontures pour faire le bas complet (long et semelle). En 8 heures, un ouvrier faisait 12 douzaines de bas. Le métier tournait à 60 rangées minute, permettant un rendement supérieur grâce au moteur électrique dont on l'avait équipé.

Cette époque fut l'apogée de la bonneterie en Cévennes. L'ouvrier gagna largement sa vie et pu s'offrir un certain confort.

En 1936, la semaine de 40 heures étant devenue obligatoire, furent créées les trois équipes de 8 heures, seule, façon d'augmenter la production.

Les ouvriers, les plus âgés surtout, furent d'abord réticents. Mais cela permit aux jeunes qui étaient aides- bonnetiers de passer ouvriers à part entière.

Du travail si perfectionné exigeait des années pour former un ouvrier, tandis que de nos jours, bien souvent, un semaine suffit...

A la sortie de l'école, dans notre région, tous les jeunes à 13 ans rentraient à l'usine. Les garçons apprenaient à bien connaître la maille en « rebroussant » (montage des mailles sur un peigne garni d'aiguilles) puis devenaient aides. Ils n'arrivaient à être ouvriers bonnetiers souvent qu'après leur régiment dès qu'une place était disponible. Nécessité pour les jeunes filles, afin d'entrer aux Etablissements Brun, de passer un examen de « raccourage » pour apprendre tout ce qui concernait le remailage des bas (remontage d'une maille filée) travail exécuté soit à l'usine, soit à domicile.

En 1936 apparut une nouvelle matière première dénommée tout d'abord « soie artificielle ». Les industriels n'admirent pas le nom de soie pour cette nouvelle fibre dérivée du bois et, après procès on décida de l'appeler « rayonne ».

En février 1938, par suite du manque de modernisation, l'usine de La Grave à Bez fut fermée. Grand émoi parmi la population avec le spectre du chômage. Fort heureusement la grande majorité des ouvriers trouva du travail soit à Arre, soit à Sumène... conséquence : dépeuplement du village.

En 1951 un nouvel industriel, M. Max, acheta l'usine de Bez. Très vite arrivèrent de nouveaux métiers américains, modernes de 30 têtes, de jauge 36 fin à 80 rangées minute. Production : 15 douzaines en 8 heures. Il y avait 2 métiers indémaillables (les mailles ne glissaient pas) et 26 métiers fins automatiques. Le moulinage et la teinturerie furent bientôt créés. 1958 fut le sommet de cette époque florissante. On y comptait alors : 34 métiers à 30 têtes, 4 à 32 têtes, 6 à 26 têtes et 3 de jauge 66 à 100 rangées minute équipés pour le 11 deniers (bas très fin en nylon).

### III. - EPOQUE ACTUELLE

Avec l'arrivée des machines circulaires, on peut dire que le progrès a tué l'homme et toute sa créativité et, par la suite, toute l'industrie cévenole !...

Progressivement arrivèrent, vers les années 56 à 58 quelques machines circulaires italiennes. Les industriels de la région furent d'abord sceptiques. Ils se rappelaient l'expérience de 1920 pour la fabrication des bas couture qui avait été tentée sans résultat.

C'était sans compter avec le progrès et l'élasticité du nylon qui, en 1942, fait son apparition : nouvelle matière très résistante, supérieure à la soie, selon brevet américain. Les bas de cette matière étaient inusables en 40 deniers. La solidité du fil de nylon n'avait rien de comparable avec celle du fil de coton ou de soie naturelle, les suppléa très vite, le bas de nylon épousant bien la forme de la jambe tant qu'il fut fabriqué sur métier rectiligne.

Mais rapidement les machines rondes prirent le pas sur les rectilignes : le rendement fut supérieur, le prix de revient inférieur mais aux dépens de la qualité et de la forme du bas ; malgré cela elles se multiplièrent.

Progressivement l'usine de Bez transporta au Vigan les machines circulaires d'abord, puis petit à petit les métiers rectilignes. L'Établissement ferma définitivement ses portes en 1964.

L'usine d'Arre arrêta quant à elle, la fabrication des bas en 1971. Seule, une teinturerie moderne y reste en activité, dirigée par M. Gérard Brun, elle occupe environ 45 ouvriers.

L'usine de La Grave à Bez, une nouvelle fois vendue, fabrique surtout des sous-vêtements et vêtements de sport.

Qu'il nous soit permis ici de rendre hommage au courage et à la ténacité de ses nouveaux patrons, MM. Bresson et Vaneulle qui n'ont pas craint, malgré la mauvaise conjoncture actuelle, de se lancer dans cette branche. 40 ouvrières y assurent un travail régulier.

Dans notre région viganaise, dont la population fournissait d'excellents ouvriers pour la bonneterie, tout le monde souhaite ardemment la bonne marche des usines restantes. Nous en sommes tous tributaires pour éviter la désertification complète. On n'ose penser à ce que serait notre région si toutes les usines fermaient leurs portes. Le Vigan cesserait d'être la petite ville riante et prospère qu'elle reste encore de nos jours.

Serons-nous pour longtemps une petite région encore favorisée par la provende que distribuent les industries existantes ?